

« Six pieds sous terre Jojo, tu n'es pas mort
Six pieds sous terre Jojo je t'aime encore. »
Jacques Brel, *Jojo*.

J'AI sous les yeux cette magnifique photographie de Jean-Pierre Leloir, prise pour un numéro du mythique *Rock and Folk*, en 1969, et montrant pour notre génération presque cinquantenaire, trois hommes qui ont représenté pour la culture en général et pour la culture libertaire en particulier trois exemples vivants de talent. Georges Brassens, Léo Ferré et Jacques Brel sont attablés derrière des micros, des bières et des cendriers pleins et discutent. On aurait aimé être transformé en petite souris pour se trouver là en cet instant unique.

Mais s'il ne devait en rester qu'un dans la mémoire de la rue, c'est bien de Georges Brassens qu'il s'agirait. Partout en cette fin de mois d'octobre 2001, les radios et les maisons de disques s'affolent. C'est vrai que vingt ans après sa mort le plus bel hommage restera sans doute celui de Pierre Desproges qui déclara (je cite de mémoire) : quand Georges Brassens est mort, j'ai réellement eu de la peine et j'ai pleuré une partie de la journée, par contre à l'annonce de la mort de Tino Rossi j'ai repris trois fois des moules.

C'est bien Georges Brassens né sous les meilleurs augures, le jour même où un colis piégé contenant une grenade arriva à l'ambassade US de Paris pour protester contre le traitement réservé à Sacco et Vanzetti, c'est bien Georges Brassens donc, qui retient les faveurs du plus grand nombre. Les rondeurs sympathiques de sa jeunesse, son côté ours mal léché, sa simplicité sur scène, le fait de s'entourer d'une foule de copains, toutes ses vérités contribuent à entretenir une réputation et à garder une petite mélodie dans un coin.

Ce que le public connaît moins, c'est son côté anarchiste militant. Ancien permanent de notre librairie et rédacteur de talent, il fut de ceux dont la compagnie sur la route fut des plus précieuses et peut-être, malgré la carrière que l'on sait, des plus fidèles. Nous avons choisi pour illustrer le vingtième anniversaire de sa mort, un curieux article, publié dans *Le Libertaire* du 8 novembre 1946. Géo Cédille (son pseudo) y lâche sa plume, d'une violence féroce et je l'avouerais, n'ayant pas connu la période directement assez énigmatique. Mais si l'on constate le contenu et le ton, nous devons reconnaître, notre robinet à eau tiède puisse-t-il en rougir, une plume de polémiste incomparable.

Jipé

Cet article est également publié en compagnie d'autres dans la brochure « Inceuvables Anarchistes », n° 8 aux éditions du Monde libertaire, en vente à Publico 20 F.

Les grandes résistances. Mais oui, mon capitaine

QUATRE LONGUES ANNÉES durant, du micro de la B.B.C. un misérable laidron du nom de Maurice Schumann déversa dans le cœur de ses compatriotes des ferments de haine féroce contre les oppresseurs nazis.

Quatre longues années durant, cette charogne abominable menaçait de sanctions divines et humaines les Français qui suivraient le drapeau de Hitler, voire ceux qui ne tenteraient rien contre lui.

Quatre longues années durant, cet indécrottable pouilleux dont la vue seule éloignerait les plus sordides porcs du monde déterminait par ses paroles un grand nombre de braves types à s'opposer à la brute fasciste et à se résoudre à périr. Non pour l'idée de liberté, ce qui eût été magnifique, mais pour l'ordre-idée de patrie, pour que quelques crachats, en mal de despotisme, quelques minables galonnés dont le fameux échec du mois de Juin 1940 exacerbait la vanité, puissent venir cultiver leur gangrène dans l'épave du quai d'Orsay.

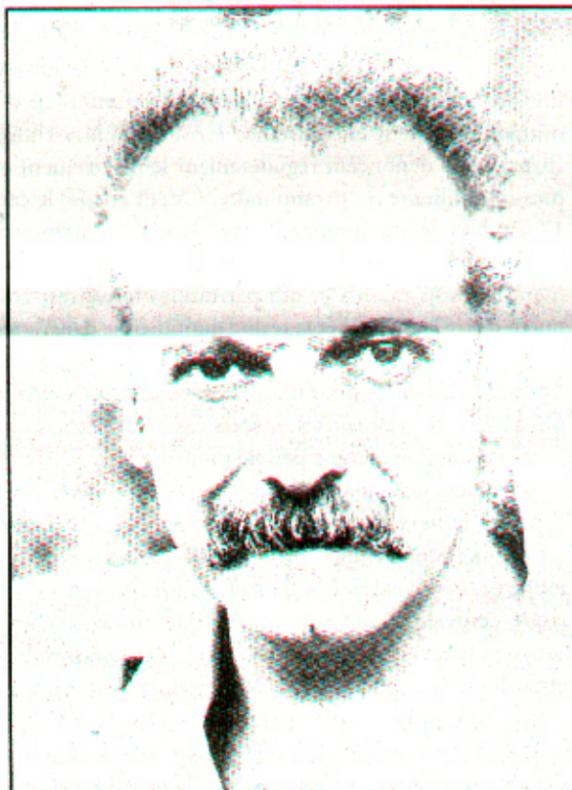
Quatre longues années durant, confortablement installée dans un fauteuil de l'émetteur de Londres, cette créature fétide, de connivence avec la mort, sema des tombes à tous vents et fut la cause que des malheureux rendirent l'âme en célébrant cette putain de *Marseillaise*. Mères, pères, enfants, compagnes de ces pauvres garçons balayés par les balles, vous toutes et vous tous dont un être chéri repose à présent sous la terre, réveillez-vous, remuez-vous, allez trouver cette ignoble canaille, allez lui demander des comptes pour ses manœuvres frauduleuses; allez lui crier à la face qu'il n'est qu'un escroc dégoûtant.

Quatre longues années durant, il a fait des milliers de dupes; il a per-

suadé des hommes généreux qu'ils se battaient pour quelque chose, alors qu'ils se battaient pour rien, puisque c'était pour la patrie; puisque la liberté n'est pas née de leur mort; puisque deux ans après le départ des nazis l'on peut mourir encore et de faim et de froid.

Les héros de la Résistance ont lutté pour changer de maîtres et de chaînes et non pour supprimer les maîtres et les chaînes. Ils ont lutté pour que Schumann et ses complices puissent poser leurs sales fesses sur les bancs du Palais Bourbon. Ils ont lutté et ils sont morts.

Alors, afin de les « venger », le leader du M.R.P. a persisté comme du temps de Londres, à vomir son venin sur les gens d'Allemagne, à leur imputer tous ses crimes. Le comble de l'ignominie. Capitaine Schumann, vous êtes un fumiste. Par vos harangues captieuses, vous avez, dupé vos semblables, vous les avez trompés sur les desseins réels que nourrissaient à leur égard les quelques charlatans de Londres. Vous êtes un usurpateur. Votre éloignement du champ de bataille vous interdisait l'initiative d'inciter le peuple de France à la révolte, de vous prétendre résistant. Vous êtes un capitulaire. Au moment d'être bombardé sur le sol de la « douce France » pour aider vos compatriotes, au moment de vous trouver en face de vos ennemis, vous avez reculé, vous avez cédé à la peur; soudainement, devant le vide qui vous attendait, vous vous êtes sou-



venu d'une vieille blessure et avez préféré retourner in England. Dans le langage militaire, cela s'appelle désertion en présence de l'ennemi, et relève du conseil de guerre.

Si vous aviez servi dans l'armée allemande (hypothèse plausible certes, ne vous nommez-vous pas Schumann?) et adopté dans un semblable cas, l'attitude qui vous attire les avanies du colonel Passy, une ordure de votre espèce, tout laisse supposer que vous eussiez été précipité hors de l'avion à grands coups de bottes dans le derrière ou exécuté sur-le-champ. Alors votre charogne infecte, au lieu d'empuantir le monde, serait allée dans les campagnes remplir le rôle d'un engrais. Reste à savoir si les agriculteurs auraient admis sans protester que la dépouille putréfiée de l'horrible et puant Schumann s'élevât au rang du fumier.

Géo Cédille

« Le Libertaire », 5 novembre 1946

Georges

Brassens

1921-1981

Hécatombe

*Au marché de Brive-la-Gaillarde,
À propos de bottes d'oignons,
Quelques douzaines de gaillardes
Se crépaient un jour le chignon.
À pied, à cheval, en voiture,
Les gendarmes, mal inspirés,
Vinrent pour tenter l'aventure
D'interrompre l'échauffourée.*

*Or, sous tous les cieus sans vergogne,
C'est un usage bien établi,
Dès qu'il s'agit d'rosser les cognes
Tout l'monde se réconcilie
Ces furies, perdant toute mesure,
Se ruèrent sur les guignols,
Et donnèrent je vous l'assure,
Un spectacle assez croquignole*

*En voyant ces braves pandores
Être à deux doigts de succomber,
Moi, j' bichais, car je les adore
Sous la forme de macchabées.
De la mansarde où je réside,
J'excitais les farouches bras
Des mégères gendarmicides,
En criant : « Hip, hip, hip, hurra! »*

*Frénétiques, l'une d'elles attache
Le vieux maréchal-des-logis,
Et lui fait crier : « Mort aux vaches!
Mort aux lois! Vive l'anarchie! »
Une autre fourre avec rudesse
Le crâne d'un de ces lourdauds
Entre ses gigantesques fesses
Qu'elle serre comme un étou.*

*La plus grasse de ces femelles,
Ouvrant son corsage dilaté,
Matraque à grands coups de mamelles
Ceux qui passent à sa portée.
Ils tombent, tombent, tombent, tombent,*

*Et selon les avis compétents,
Il paraît que cette hécatombe
Fut la plus belle de tous les temps.*

*Jugeant enfin que leurs victimes
Avaient eu leur content de gnons,
Ces furies, comme outrage ultime,
En retournant à leurs oignons,
Ces furies, à peine si j'ose
Le dire, tellement c'est bas,
Leur auraient même coupé les choses, } bis
Par bonheur ils n'en avaient pas!*

